

Laurent Pernel

dda-auvergnerhonealpes.org/laurent-pernel



Enigma Alba, aquarelle, 50 x 65 cm, 2021



Photo : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel

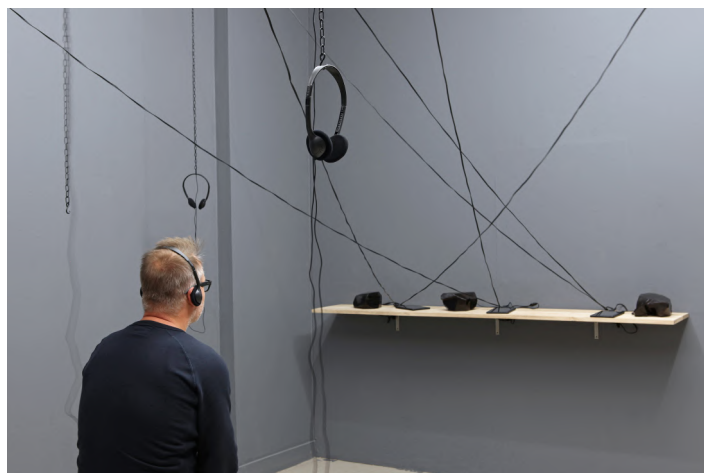
Archives des horizons infinis / 2025

● 11 affiches, 118,9 x 84,1 cm

— Production : Communauté d'agglomération de Béthune-Bruay, Artois Lys Romane et Labanque, Béthune

La marche, comme processus de découverte, a permis à Laurent Pernel de constituer une collecte photographique tout au long de ses 18 mois de résidence. La traversée des paysages, la rencontre des lieux et de ce qui constitue le territoire, s'est doucement cristallisée dans un fonds documentaire que l'artiste a modelé et enrichi à mesure de sa fabrication. *Archives des horizons infinis* est indexé selon 10 thèmes qui correspondent à des récurrences formelles, des sujets, des situations, ou encore à des particularités urbaines et architecturales. Plus que

la description d'un territoire, il s'agit de rendre visible, par l'addition et la répétition de nos manières d'habiter, ce qui nous relie et fait commun. Cette archive photographique urbaine et paysagère, l'artiste a choisi de la présenter dans l'espace public, sous forme d'affiches collées sur des panneaux électoraux. Symbole fort de notre démocratie électorale, ces panneaux sont réactivés pour l'occasion, mais désactivés de leurs messages partisans, pour supporter comme un effet miroir l'image parfois lointaine du cadre de vie.



Photos : © Phoebe Meyer et Laurent Pernel

PRISM / 2019

- Exposition personnelle, Galerie Houg, Paris



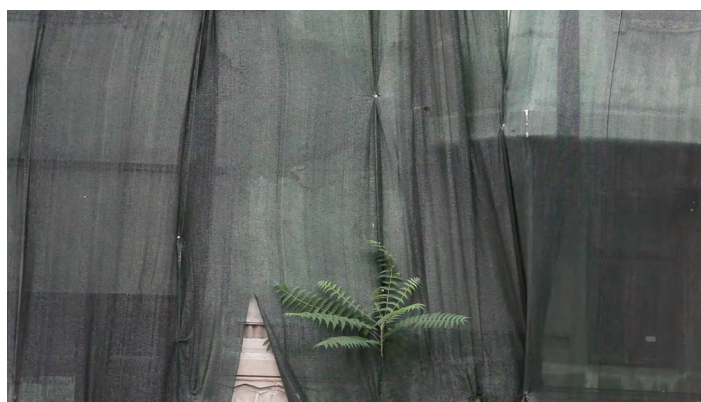
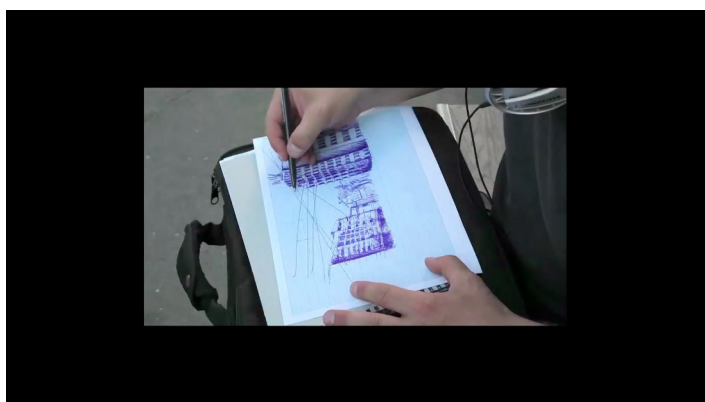
Photo : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel

Casapelllllum / 2018

● Treillis soudé, collier Atlas, aluminium, scotch double face, éléments préfabriqués en bois, scellement chimique
Installation sur la façade du 42 rue Croix Verte, Albi
— Partenaires : GMEA, MJC d'Albi, Le Frigo, Cub'art, École Européenne de l'Art et des Matières, AlbiLab, Réseau Passerelle

Invité à réaliser une œuvre exceptionnelle et monumentale pour Albi, Laurent Pernel s'inspire des façades de l'architecte Rafael Masó, qui est l'auteur de façades Art nouveau remarquables à Gérone, en Catalogne, pour réaliser une "greffe" d'éléments architecturaux, à l'impact visuel immédiat. Conçue comme une "peau" d'aluminium réfléchissant la lumière, la réalisation donne au

bâtiment l'apparence d'un bijou délicatement ciselé. Ce déplacement d'une façade sur une autre, ce copier/coller met en jeu une forme d'hybridation, un dialogue entre des éléments architecturaux et culturels d'Albi et Gérone. Cette intervention poétique invite les passants, les visiteurs, à porter une attention nouvelle à la rue Croix Verte.



En haut, vue d'exposition : © Phobé Meyer et Laurent Pernel
En bas, images extraites du film *Suivre le vent - Carnet de route*,
vidéo HD couleur, 32 min, 2016

***Suivre le vent* / 2016**

● Exposition personnelle, Galerie Tator, Lyon



En haut, vue d'exposition : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel
En bas, dessins extraits de la série *Collision*, pyrogravure sur papier, dimensions variables, 2008-2009

***Burn Out* / 2011**

● Exposition personnelle, Galerie Houg, Lyon



Photo : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel

Al Khayma / 2010

● Installation in situ dans le quartier Champvallon de Béthencourt
Tente, étendages collectifs, câbles, tendeurs, 200 m²
Œuvre produite pendant la résidence au CRAC Le 19 de Montbéliard, dans le cadre de l'ANRU – Agence Nationale de Renouvellement Urbain
Collection Ville de Béthencourt

Ce projet a été pensé par l'artiste à la suite de la visite de Mouammar Kadhafi dans les jardins de l'Élysée.

Al Khayma se présente comme une architecture éphémère, une tente qui utilise comme structure-support le mobilier urbain environnant, ici les étendages collectifs. Cet espace, qui ne manque pas d'évoquer l'habitation traditionnelle nomade, a accueilli un ensemble d'activités culturelles durant la journée.

Ce projet a été réalisé grâce à la collaboration de deux habitantes du quartier, Soraya Benmahdi et Zakia Benahouag, qui ont réalisé le travail de découpe et de couture, ainsi que des services techniques de la Ville et de l'équipe du Centre Régional d'Art Contemporain Le 19.

L'œuvre a désormais été acquise par la Ville de Béthencourt. Tous les ans, à l'occasion de la fête de Khayma, la tente est réinstallée et mise à disposition des habitants.



Photo : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel

Copier/coller / 2007

● Scotch et couverture de survie
Vues de l'exposition *Ecran Total*, La BF15, Lyon

Dans un souci de décentralisation, Laurent Pernel transpose en province l'un des salons du Ministère de la Culture. Ce copier/coller spatial met en vitrine les ors de la République avant leur disparition définitive sous les plaques de plâtre qui sont les murs actuels de La BF15.



Photo : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel

Gezichtwerpen / 20005

● Aluminium, treillis soudé, adhésif double face, 11,5 x 8 m
Vues de l'exposition, Galerie Roger Tator, Lyon, située rue
d'Anvers (Antwerpen en Flamand)



Deuxième mise en service, janvier 2002
Vue de l'exposition *Les enfants du Sabbat 3*, Le Creux de l'Enfer, Thiers
Photo : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel

Le T.U.B. (Tout Un Bazar) / **2001–2003**

- Bois et polycarbonate

T.U.B. est une petite architecture en bois, reprenant le design d'une camionnette Citroën des années 50. Cette camionnette, plus familièrement appelée le tub, était l'outil de travail des commerçants ambulants (épiciers, bouchers...) mais aussi des forces de l'ordre. J'ai réalisé en bois chaque élément constitutif de l'ossature de la

camionnette. Au final, l'assemblage des 10 éléments préfabriqués forme le T.U.B. Celui-ci m'accompagne autour de différentes mises en situations et hypothèses de travail (Art&ville, St-Etienne, juin 2001- Centre d'art contemporain de Thiers, Le creux de l'enfer, janvier 2002, Centre d'Art de Brétigny sur orges, mars 2003).



Vous êtes là ?, aquarelle, 50 x 65 cm, 2022



Un jour tout ira bien, aquarelle, 50 x 65 cm, 2021



Entrer dans une forêt d'images, aquarelle, mine de plomb et encre, 50 x 65 cm, 2021



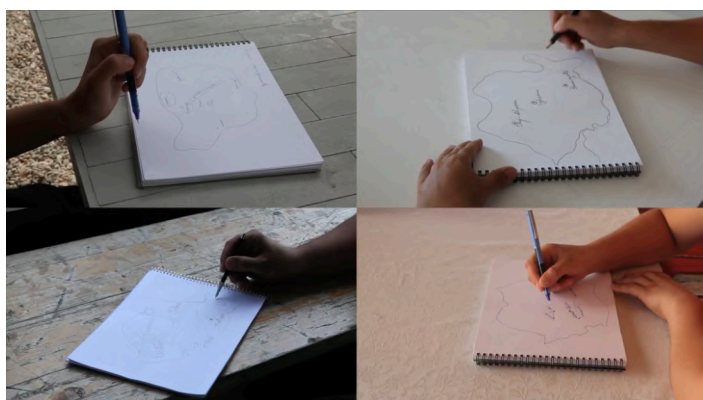
Sans titre, aquarelle et encre de Chine, 50 x 65 cm, 2019

Œuvres sur papier / sélection

- Techniques mixtes, dimensions variables



Vue de l'exposition *Vanishing Point*, Galerie Houg, Lyon, 2014
Photo : © Phoebé Meyer et Laurent Pernel



This is my map, vidéo couleur HD, 6 min, 2016



Finnland, vidéo couleur HD, 8 min, 2011

Films & vidéos

- Images et montage : Phoebé Meyer et Laurent Pernel

Statement, 2025

« L'imagination est belle et joyeuse quand elle s'est bien battue. » — Jean Paulhan

Habiter son travail

Je m'inscris dans le temps long, le temps patient, qui permet les échanges et partenariats pour créer une coopérative d'idées et d'intentions qui additionne les énergies et les désirs. La diversité des situations rencontrées construit des liens forts et des possibilités d'agir. Le travail ne se fabrique pas dans la solitude du regard mais dans le maillage des différences et la communauté d'action.

Les enjeux de récit et d'observation d'un territoire, d'une personne ou d'un lieu, portent mon regard à différents niveaux : de l'architecture à la ville et l'espace public aux singularités historiques, sociales et géographiques. Je développe alors des dispositifs de travail et de production qui offrent le temps nécessaire à l'observation et la découverte. La marche est une alliée majeure pour réfléchir, échafauder des plans, inventer des protocoles de rencontres et des situations de travail avec les habitant·e·s. Ces personnes sont des guides précieux qui participent au dévoilement des lieux et du territoire et au déploiement du travail, comme on déploie une carte, afin d'étendre mon regard et d'inquiéter mes certitudes.

Le dessin comme fabrique du regard

Le dessin tient une place centrale dans mon travail. C'est à la fois une pratique d'atelier et une écriture nomade dans mes carnets qui m'accompagnent continuellement. Le dessin est le geste premier, qui ouvre à la recherche pour le travail en volume et la réalisation de projets dans l'espace public. C'est l'écriture du lieu et de l'espace qui précède et accompagne la préparation des films, dans une phase de repérage sur site et la préparation du cadre et des images.

Le dessin est, avant tout, plaisir et curiosité de faire apparaître ou surgir une forme et d'ouvrir un espace par le trait. Il permet une approche sensible et phénoménologique des lieux pour une meilleure compréhension de ce qui s'y joue. À l'atelier, le travail s'articule entre recherches sur carnets et dessins en grands formats. Cette alternance nourrit les expérimentations formelles et graphiques par association de techniques et de médiums :

aquarelle, encre, collage et pastel. Sur le papier, des formes, des motifs, des paysages se rencontrent et s'imbriquent dans un espace dense et composite. En amont de ces séances de dessin, je mène une recherche documentaire, constituée de prises de notes photographiques et d'archivage de documents collectés dans la presse. Les dessins sont investis comme espace de montage, d'assemblage ou de rupture. Ces compositions fragmentaires révèlent des conflits formels ou spatiaux, condensent et rassemblent plusieurs temporalités. Le dessin est un espace d'expériences graphiques et de découvertes, pris dans une temporalité particulière durant laquelle des gestes simples et répétitifs dilatent le temps et construisent mon rapport au monde.

Filmer pour archiver

La rencontre crée la nécessité de filmer. L'image en mouvement requiert une méthode de travail permettant de problématiser ce qui n'est, au départ, qu'une intuition, un désir. Le film permet une écriture du monde oscillant entre fiction, documentaire ou journal de bord. Soit l'émergence de toute forme et d'écriture à même de trouver la distance nécessaire au regard le plus juste. Je filme pour comprendre et révéler les liens qui unissent des personnes à un lieu, pour retrouver les fondements d'une histoire.

Mon écriture filmique se construit sur la mémoire d'habitant·e·s, sur la particularité de situations de travail et de vie, de relation au paysage et au territoire. Par l'observation et l'écoute du réel, il s'agit de construire un récit, d'investir une forme narrative qui ouvre un espace de parole et de présence à l'autre.

Le travail du montage comprime ou dilate le temps, parfois le fige. Il met en lien et en échos ce qui est lointain, ce qui est fugace, ce que l'on oublie. Filmer pour archiver, filmer pour se raconter nos histoires.

La ville

Mon territoire de travail, lorsqu'il dépasse le cadre de la feuille, est un territoire à construire et à investir : celui de la ville et de la commune. L'espace public est une somme de lieux qu'il nous faut habiter et questionner. C'est un espace de revendication, un espace du commun fragile et sous tension, qui est pensé comme une zone de flux et de réseaux, pour une ville en transit permanent.

Les œuvres que je déploie au sein de l'espace public sont situées dans un contexte, dans une histoire. Elles font souvent référence au monument, jouent avec le réel et la matière et s'inscrivent à l'échelle du bâtiment ou de la ville. Œuvres publiques, temps collectif, elles s'installent pour prendre place. Car il s'agit bien de prendre « sa » place, d'une conquête pour redéfinir à nouveau ce territoire et éprouver des limites.

Faire écran, 2009

● Par Florence Meyssonnier

Alors que les espaces virtuels ont amplifié les possibilités de circulation en augmentant notre environnement de multiples entrées et points de fuite, l'approche des artistes s'apparenterait aujourd'hui davantage à une navigation sur des territoires aux frontières floues, qu'à un itinéraire.

Laurent Pernel fait partie de ceux pour qui le déplacement est devenu tout autant un mode de pensée que d'intervention. Car le virtuel ne nous abîme pas seulement dans des mondes irréels. Son essor a également cultivé en nous une conscience des possibles et une pratique du montage en temps réel à partir d'un ensemble d'éléments, d'une data base, au sein de laquelle nous sommes devenus récepteurs et producteurs, c'est-à-dire usagers. Dans une attitude fondamentalement pragmatique de nombreux artistes comme Laurent Pernel considèrent ainsi la création comme une formulation d'interfaces exploitant des données et en créant d'autres. Et dans cet enchaînement, l'œuvre serait une mutation, un acte de transformation qui donnerait une plasticité à l'usage. Cette posture de transformateur, Laurent Pernel l'affirme dans celle d'un fabricant qui ne serait volontairement pas loin de celle du bricoleur, souhaitant par là contredire le « produire » par le « faire ».

Ses interventions développent ainsi une cinéplastique(1) de l'ordinaire et le positionne comme un élément « actif » dans l'existant, en performant la posture du travailleur comme celle du sportif. Qu'il endosse un bleu de travail ou qu'il rejoue les figures du postier, du footballeur, du coureur ou encore du cycliste(2), la fonction choisie est secondaire. Ces « gestes déplacés » de leur contexte, opèrent à chaque fois sur un mode humoristique, un décalage nécessaire pour être une interférence signifiante et créer un territoire d'énonciation singulier dans l'espace du commun.

Si Laurent Pernel confond ainsi la posture de l'artiste à celle du travailleur ou du sportif, c'est que toutes créent des zones « d'effectivité » dans le réel, générant de possibles expériences de transformation et de positionnement. En 2001, il met en circulation le *T.U.B. (Tout Un Bazar)*. Cette camionnette formée par l'assemblage de différentes parties en bois et polycarbonate se démonte et remonte au gré des monstrations publiques. Mais

qu'elle soit présentée dans un centre d'art (Le Creux de l'Enfer à Thiers, CAC de Brétigny-sur-Orge, Magasin CNAC de Grenoble...) ou sur le marché d'Étapes sur Mer (comme stand de cartes postales singularisant les aspects les plus ordinaires d'une agglomération), cette carcasse qui vient s'inscrire dans un espace public a moins de valeur en tant qu'objet qu'en tant que geste partagé. La dimension de véhicule du TUB est tout autant métaphorique que réelle, et en cela représentative du travail de Laurent Pernel. Lorsqu'il installe le précaire engin dans Le Creux de l'Enfer en 2002, il montre également les tee-shirts des personnes qui ont participé à sa construction, aux côtés des vidéos du montage. Véhiculant son propre mode de production, le TUB transporte avec lui les signes du *principe actif* qui traverse toute l'œuvre de l'artiste et opère à la lisière du monde de l'art et du non art. Ses infiltrations portent toujours en elles l'expérience comme motif essentiel de l'entreprise, au point de confondre pratiques sociales et artistiques. Les considérant à égal comme des territoires spécifiques de subjectivation et d'énonciation, dans lesquels centres et périphéries s'alimentent, elles sont des points de jonction entre soi et le monde, entre soi et l'autre : des interfaces.

Pour *Mise au vert* lors de sa résidence à la Caserne de Pontoise, habillé d'un bleu de travail, il filme ses introductions de plantes vertes en papier crépon ou de tissu de camouflage simulant les rampes de lierre, dans l'espace collectif (bureau, cours, rue...). L'interruption du réel par glissement d'un corps étranger semble encore une fois plus importante que l'objet introduit, dont la dimension factice le positionne toujours comme un prétexte. Faire écran reste à chaque fois plus important que l'écran lui-même.

Laurent Pernel se concentre ainsi sur la fabrique, davantage comme lieu d'une créativité possible que d'une création finie, et rejoint encore ici de nombreux artistes de sa génération, ruinant les prétentions démiurgiques et les boulimies du marché. Pour lui, la création viendrait, comme le souligne Michel de Certeau, « de plus loin que ses auteurs, sujets supposés, et déborde de leurs oeuvres, objets dont la clôture est fictive »(3). Chaque pièce serait un prétexte pour négocier la réalité, pour en prélever différents aspects et les transporter dans un milieu de socialité existant (le milieu de l'art en est un au même titre que celui du travail ou de l'espace urbain) afin que ce motif soit aussi le notre. Son œuvre ne fait pourtant pas office de point de

ralliement à la manière d'un monument, mais au contraire, son caractère éphémère l'inscrit dans une anti-monumentalité assumée. Cet ancien étudiant d'architecture ne nous invite pas à partager un bien mais à entreprendre ses chantiers, comme ces épais écrans de rubalise (*Fin de Chantier* aux Subsistances et à la Zoo galerie en 2002) qu'il tisse pendant plusieurs jours, puis qu'il taille finalement sous le regard de ses invités d'un soir. Et ici comme souvent, en dehors des traces iconographiques, peu d'éléments subsistent d'une exposition de Laurent Pernel. Chacune est en soi une performance, longuement mûrie dans un « faire » laborieux, parce que la fabrication n'est pas pour l'artiste une simple étape permettant à l'œuvre d'exister mais elle en est la raison d'être. Comme l'appétit vient en mangeant, l'œuvre vient en œuvrant. A partir d'un contexte, d'une matière historique, sociale, architecturale, médiatique, politique ou personnelle, il met ainsi en place des régimes d'activités pour toutes ses réalisations, qui sur leurs ruines en feront naître de nouveaux. Au fur et à mesure des invitations qui lui sont faites, se constitue alors une chambre d'échos de réalités hybridées, moteurs et motifs d'expériences.

J'hybride, est justement le titre que l'artiste donne en 2007 à une rencontre improbable, lors de l'exposition *ANATOPIES, les lieux décalés* au LAIT(4). L'univers maritime, qui marque sa vie personnelle et le contexte albigeois, se voient réunis en un étrange navire. *Super Tanker Ste Cécile* est à la fois une contraction textuelle et une hybridation réelle entre la cathédrale Sainte Cécile d'Albi (dénommée « le navire »), et un porte-conteneur de la Compagnie Générale Maritime (CGM). Le monument vient prendre place sur la coque du bateau, à l'endroit même appelé « la cathédrale », alors que le bateau vient former la nef de l'édifice. L'imposante sculpture rejoint la position du navire, perdu dans l'immensité du monde dès lors que l'artiste la place sur le Tarn, au pied d'une pile du pont neuf qui jouxte le centre d'art. De ces jeux d'associations ne reste qu'un décor fragmentaire et des indices qui signalent au visiteur le théâtre des d'opérations. Les hybridations de Laurent Pernel déconstruisent et reconstruisent des édifices toujours fragiles. Elles sont à prendre comme des actes linguistiques et rappellent ce que Gordon Matta-Clark disait à propos de son propre acte de déconstruction : « cela équivaut à jongler avec la syntaxe ou à désintégrer quelques séquences (...) ; elle a le pouvoir de désorienter malgré son utilisation d'un système clair et précis »(5). Bien que ces

œuvres soient traversées par des filtres de lecture et des modalités d'actions propres à Laurent Pernel, elles ne sont pas « autoritaires » précise l'artiste, « mais elles déroulent un décor que chacun peut s'approprier ».

Si Laurent Pernel pense finalement l'œuvre comme un espace d'écriture hétérogène, multiple et transitoire, il est alors assez opportun de rapprocher son mode opératoire au traitement de l'image numérique. À partir des données, il choisit la trame de fond de ses opérations, la balise, la remplit, puis fait glisser les registres de formes et de sens comme des calques. En 2007, il investit l'espace d'art La BF15, alors en travaux, par une interlude qu'il intitule *ECRAN TOTAL* et une œuvre au titre significatif : *Copier/coller*. Se joue encore ici une intervention qui est à la fois de l'ordre de la reproduction de données et de leur déplacement. Dans un contexte de campagne présidentielle, l'artiste entreprend de projeter sur les murs du lieu, les tracés des dorures de l'un des Salons d'Honneur du ministère (le Salon Saint-Jérôme) et de leur donner consistance par des bandes isothermiques de couverture de survie. L'importation vient insérer dans la mémoire des lieux cette fragile membrane dorée, entre l'avant et l'après, entre le mur d'origine et le placo. Mais l'historique de cette stratification n'est encore visible dans son ensemble que dans l'iconographie publiée sur des sites ou autres éditions. Tout contexte est ainsi pour Laurent Pernel une sorte de document ouvert, une zone d'opérations dans laquelle toute donnée existante, ajoutée, occultée ou transformée construirait une plasticité signifiante et partagée.

En visionnant ses premières productions d'images vidéos, nous prenons déjà conscience du mode opératoire que développera ensuite Laurent Pernel dans d'imposantes interventions. Entre 1999 et 2000, l'artiste réalise de courtes vidéos intitulées *Fait main*. À travers un médium qui revendique une certaine spontanéité et transparence, Laurent Pernel désigne la fabrique de l'artefact dans une série d'opérations plastiques réalisées sur une surface vitrée qu'il interpose entre la caméra et le monde. Cet écran généralement monté sur pieds tel un chevalet, n'est pas le voile albertinien censé reproduire le monde, mais un écran disponible à un possible (re)faire le monde. Il lui permet d'intervenir en direct sur le réel par une sorte de « photoshop » artisanal. Muni de marqueurs, feutres, scotch, il suit les lignes d'horizon et d'architecture, remplit des surfaces, occulte, colle et importe des images du hors champ par des jeux de miroirs.

Bien qu'elle reprenne les procédés de création de l'image numérique, la pratique de Laurent Pernel cultive pourtant une approche « low tech » ou « low made », qui prend à rebours les interfaces high-tech qui ont envahi notre quotidien pour mieux le qualifier. Ces petites vidéos contiennent en elles l'approche de l'artiste : elles infiltrent entre nous et le monde un écran qui ne le désigne pas mais le trouble, le complexifie pour signaler, sans rien en dire, un espace possible.

L'une de ses récentes expositions, *l'image des choses* à la Halle de Pont-en-Royans, aboutit ce travail de dé-construction / re-construction que l'artiste mène depuis plusieurs années. Mais il semble que l'imaginaire en soit devenu plus clairement le moteur. Sans nul doute, les expériences initiales du contexte environnant (marqué par de vertigineux massifs montagneux) et d'une rencontre (avec un grimpeur professionnel) n'y furent encore pas pour rien. Elles firent grandir chez lui sa propension à l'expédition réelle et imaginaire qu'il manifestait déjà dans les hybridations de l'exposition *ANATOPIES*. À cette occasion il présentait également *Face à Face*, une vidéo dans laquelle des personnages semblent absorbés par le paysage marin devant eux tout comme par un imaginaire qui les transporte et qu'ils transportent sous ces coiffes surmontées d'un navire ou d'un tricorn. Ce n'est pas un hasard s'il revient pour l'image des choses à la réalisation d'un film. Ce médium lui permet de juxtaposer par montage, l'expérience de l'expédition réelle et fictive, mais surtout de reconstituer le trouble qui anime celui qui défie ses rêves comme des montagnes. Ici l'expérience de l'artiste rejoint la performance du grimpeur et les aventures des héros de son enfance. Pour rejouer l'espace de la conquête, il se replonge dans les lectures fantastiques (*Alice au Pays des Merveilles*, *Robinson Crusoé*...). Et à nouveau, dans de fastidieux découpages il déploie du sol au plafond, ses relevés du contexte (végétation, maisons suspendues, arbres...) qu'il maquette et compose comme un tableau aux couleurs vives. Le hamac qui est suspendu dans ce décor, le rend autant énigmatique qu'accueillant. Mais dans les deux salles suivantes, le paysage s'obscurcit et se renverse. La forêt retourne sur nos têtes ses multiples petits arbres en carton et les transforme en stalactites menaçantes. Nous progressons ainsi dans un paysage se faisant de plus en plus psychologique et onirique, jusqu'au film qui clôturera la visite, *Plan your escape*. Son montage enchaîne des scènes filmées dans le paysage réel et dans

celui reconstitué à l'intérieur du centre d'art. Autour de son acteur principal (le grimpeur), il n'est mobilisé par aucune trame narrative en dehors de celle annoncée par le titre. Mais l'échappée, trop fragmentée, s'épuise dans son échafaudage. Le film tente d'entreprendre un sujet mais à l'image du grimpeur immobilisé dans le filet du hamac, il reste prisonnier de ses illusions.

Comme des châteaux de sable, les impossibles édifices de Laurent Pernel renvoient constamment dos à dos goût du défi et aveu d'impuissance. Davantage zone d'activité qu'objet, chaque œuvre fait écran, posant face à nous une présence matérielle menacée par son inévitable disparition. Traversée par la virtualité, elle reste l'incipit d'un récit toujours ajourné. To be continued...

— 1. Terminologie empruntée à Élie Faure et développée par Thierry Davila, notamment dans *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXe siècle*, Paris, éd. Regard, 2003

— 2. L'ensemble des interventions intérieures et extérieures de Laurent Pernel sont archivées sur son site www.pernel.net

— 3. Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Points essais, p. 11

— 4. Laboratoire Artistique International du Tarn

— 5. Gordon Matta-Clark, *SPLITTING (The Humphrey Street Building)*, entrevue réalisée par Liza Bear; Avalanche,

Laurent Pernel

Né en 1973

Vit et travaille à Lyon

• CONTACTS

laurent@pernel.net
pernel.net

Représenté par la Galerie Houg, Lyon



Voir La fiche en Bref en ligne
www.dda-auvergnerhonealpes.org



Voir le CV en ligne
www.dda-auvergnerhonealpes.org



Lire les textes en ligne
www.dda-auvergnerhonealpes.org

documents d'artistes

auvergne — rhône — alpes

Documentation et édition en art contemporain
Artistes visuels de la région Auvergne-Rhône-Alpes
www.dda-auvergnerhonealpes.org
info@dda-ra.org